

ments éperdus devaient sans cesse appeler l'agnelet si longtemps absent du bercail. Ainsi sans doute, devaient entre eux, autrefois, dans la campagne romaine ou sur les bords du Mincio, les bergers de Virgile, les célèbres Tityre et Mëlibée, Corydon et Thyrsis, si aimés des jeunes latinistes!

Mais l'heure du départ est venue. Que faire? Va-t-on laisser la brebis à son malheureux sort? La décision est bientôt prise. Chacun coupe une tige à l'arbre voisin, l'orne de feuillage, la transformé en houlette, et nos bergers improvisés regagnent le petit séminaire, riant, sautant, chantant, caquetant, devisant, emmenant avec eux la petite prisonnière! Comme ses blessures lui rendent la marche difficile, les plus robustes, sans hésiter, la chargent sur leurs épaules. Heureux de ce geste, le professeur rappelle à propos la page de l'évangile où le divin maître apparaît portant sur ses épaules la brebis perdue qu'il a retrouvée et qu'il ramène triomphant au bercail. Ainsi la grâce légère et la poésie de l'idyle devenaient une haute leçon de morale chrétienne et de charité évangélique!

Au petit séminaire, la pauvre égarée trouva le gîte et le couvert, non *sur un tapis de Turquie*, mais dans la modeste étable de la ferme, avec un lit de paille toute neuve où elle put reposer ses membres endoloris et se remettre des émotions de la journée. Quand elle aura retrouvé le troupeau, sa mère lui dira d'une voix douce et sévère — car depuis le bon *La Fontaine tout parle dans la nature* — que le petit agnelet devenu grand ne doit jamais se séparer des siens pour faire l'école buissonnière. Et c'est le premier enseignement à tirer de ce simple récit. Il en est un second qui n'aura pas échappé à nos petits séminaristes, c'est que, devenus prêtres un jour, ils ne devront avoir d'autre ambition que de se dévouer pour leurs frères et ramener les brebis perdues au bercail du divin pasteur des âmes.

F. B.

*La Croix*, 28 mars 1919.